

De Paris à Alger

Alger la blanche écrasée de soleil, dans la première décennie du XX^e siècle, à l'heure où personne ne sait encore qu'il sera la plus belle illustration de la folie destructrice des hommes. Un jeune homme marche dans le quartier de Bab el-Oued.

Il est né ici, mais il n'est ni arabe ni français. Son père, forgeron italien, a quitté le pays, comme tant d'autres à la fin du siècle précédent. Paul Belmondo a pris sa jolie Rosine sous le bras, sa Sicilienne, et est parti, a fui son Piémont pour traverser la Méditerranée.

C'est là que ses deux fils sont nés. Alain, le benjamin, et Paul, l'aîné. Ce prénom, on se le transmet de père en fils depuis plusieurs générations.

Paul, l'enfant, marche donc dans les rues aux maisons immaculées. Il pense à son père, à son avenir. Le fils du forgeron a dit à son italien de père qu'il désirait devenir sculpteur. Il s'attendait à une réponse véhémence. Il imaginait que son vieux lui demanderait de réfléchir, de songer à l'incertitude que cela impliquerait.

Un métier d'art n'est pas un métier sûr. Pourtant, le père n'a rien fait pour le dissuader. Il n'a pas haussé les épaules, ne s'est pas emporté. Il l'a regardé, a souri sous sa moustache et lui a conseillé de travailler dur. Paul a treize ans, et il a vu son père s'échiner sur le métal, marteler de toutes ses forces, donner vie à ces morceaux de fer.

Il veut lui aussi donner vie, mais sans s'embarrasser de l'utile. Il veut du beau. Il en produira. Il élèvera l'âme des hommes en perpétuant des gestes appris en partie de son père.

Pour y parvenir, Paul a conscience qu'il lui faudra étudier, apprendre autant que possible le travail des hommes qui l'ont précédé dans le noble art de la sculpture. Aussi, il a déjà décidé qu'il fera les beaux-arts dans sa bonne ville d'Alger.

Passent les ans, et la volonté de l'enfant se maintient, s'affermir. Paul a 17 ans. Ses rêves sont toujours présents, mais la réalité le rattrape. Première Guerre mondiale, celle qu'on appellera la Grande Guerre, comme si une guerre pouvait être grande. Le gamin de Bab el-Oued s'engage. Il est envoyé en France métropolitaine. Il va découvrir ce pays qu'il n'a jamais foulé. Il va le découvrir dans les pires circonstances. La France, c'est la boue, la pluie, les camarades qui meurent au combat.

Mais les guerres ne durent pas toujours. L'armistice est signé. La France est sortie vainqueur, un vainqueur exsangue, à la jeunesse sacrifiée, mutilée. Lorsque les militaires démobilisent enfin le jeune homme, il retourne à Alger. Une nouvelle fois, son père lui demandera ce qu'il veut faire. La réponse reste inchangée : sculpteur. Il s'inscrit aux beaux-arts d'Alger, concrétisant ainsi ses rêveries d'enfant. Et sans doute a-t-il eu raison de persévérer.

Il est doué, Paul. C'est ce que disent tous ses professeurs, apportant ainsi une rebondissante fierté à ses géniteurs. Doué au point qu'on lui propose une bourse pour aller étudier à Paris.

Quitter la douceur du foyer, les orangers, le bord de mer et cette lumière à nulle autre pareille a dû être un déchirement pour le jeune Paul. Mais Paris... Le jeune homme s'embarque. Il suivra l'enseignement le plus prestigieux qui soit.

Ses maîtres s'appelleront Jean Boucher ou Charles Despiau, lui-même ancien élève de Rodin. Paul est un jeune homme timide, accaparé par son travail. Il a à cœur de bien faire, de faire mieux, toujours. Il regarde les filles, mais ne les approche pas trop. Peut-être son caractère provincial. Aussi, c'est une jeune femme qui va s'approcher de lui : Madeleine Reinaud Richard, elle aussi étudiante aux beaux-arts de la rue Bonaparte. Les deux jeunes gens se plaisent, apprennent à se connaître. Ils se marieront. Diplôme en poche, Paul trouve rapidement un atelier du côté de la place Denfert-Rochereau. Il y fera ce qu'il a toujours fait : travailler avec application et acharnement. Et cela finit par payer. Très vite, son travail est reconnu, et il obtient, en 1926, le prestigieux prix Blumenthal. Des portes s'ouvrent, des commandes arrivent, peu à peu, puis de plus en plus.

Paul et Madeleine s'installent alors dans un appartement, non loin de l'atelier. Et bientôt le couple devient famille. Le 24 octobre 1931, Madeleine donne naissance à Alain. Et seulement un an et demi plus tard, le 9 avril 1933, c'est un autre garçon qui voit le jour. On l'appellera Jean-Paul.

Jean-Paul, un petit bonhomme du quartier Denfert-Rochereau. Un gamin plutôt bien loti qui admire son

père et aime démesurément sa mère. Madeleine a abandonné les arts pour se consacrer à sa famille. Elle semble ne pas le regretter et fait tout pour que son sculpteur de mari vive dans les conditions les plus propices à sa création.

D'ailleurs, toute la famille voue un culte au père qui, de son côté, porte un amour immodéré à sa famille. Tout est beau au pays des Belmondo. Les enfants passent souvent dans le bel atelier de Paul, une écurie réaménagée non loin de Port-Royal.

Le père est intarissable sur son travail, sur celui des autres également, car l'artiste a cette incroyable capacité à s'intéresser et s'enflammer pour les œuvres d'autres artistes. Une qualité rare. D'autant que Paul, sans doute est-ce dû à son éducation, est insatiable. Tout l'intéresse, tout peut lui permettre de se parfaire.

Souvent, il emmène sa famille au Louvre. Là, il montre, détaille, analyse tableaux et sculptures, pour ses enfants, mais aussi pour lui-même, pour trouver l'inspiration ou simplement continuer à apprendre. Le travail est le maître mot chez cet homme. 10 % d'inspiration, 90 % de transpiration : l'équation ne peut être plus vraie chez un artiste comme Paul.

C'est dans cette ambiance à la fois douillette et enfiévrée que Jean-Paul grandit. Il fréquente l'école paroissiale de la rue Denfert-Rochereau sans y faire d'étincelles. Pas que le gamin soit plus bête qu'un autre, non ; c'est même plutôt l'inverse, mais Jean-Paul a un goût tout particulier pour l'insolence, et un plaisir suave à jouer les trouble-fêtes. Le garçon s'en tire pourtant ; sans gloire, certes, mais il assure le minimum syndical pour que parents et professeurs lui fichent la paix.

Le monde des Belmondo a beau être parfait, doux, plein d'amour, il y a un autre monde, hors du quartier Denfert, et ce monde hurle et se déchire, il est cruel, inhumain et stupide. À peine un peu plus de 20 ans après la « der des ders », un nouveau conflit mondial vient ravager la planète. Comme Paul a 41 ans, est père de deux enfants, à l'heure de la mobilisation générale, il est épargné. Au début seulement. Bien vite, le sculpteur reçoit son ordre de mobilisation. La mort dans l'âme, il lui faut rejoindre le front. Avant cela, il envoie sa famille en dehors de Paris, dans la maison qu'il possède à Clairefontaine. Mais son épouse refuse de laisser son mari seul. Elle décide qu'elle le suivra. Prenant ses enfants sous le bras, elle fait le tour de France des affectations de son cher époux.

À l'heure de la débâcle, quand l'armée française, ridicule de s'être tant gargarisée de sa ligne Maginot, soi-disant infranchissable, voit l'armée allemande simplement la contourner, les Belmondo partent s'installer un temps à Guéret. Puis, une fois l'occupation installée, ils décident de rentrer près de la capitale. Paul, le père, a été fait prisonnier ; Madeleine et ses enfants se réinstallent à Clairefontaine qui a le double avantage d'être proche de Paris et de se trouver à la campagne. Plus facile alors, en cette période de grande disette, de se ravitailler.

Puis, à partir d'octobre 1942, elle décide de reprendre la route de Paris, pour de bon cette fois-ci, pense-t-elle. Madeleine et les enfants retrouvent la place Denfert-Rochereau. Jean-Paul est inscrit à l'École alsacienne, où il brille avant tout pour ses prestations musclées dans la cour de récréation. Le gamin n'est pas passionné par Molière et l'arithmétique, il préfère le sport. Ses idoles à lui, c'est Louison Bobet ou Joe Louis. Turbulent, le petit Jean-Paul,

c'est bien le moins qu'on puisse dire de lui. Mais vif, très vif, il suit sans grande difficulté.

Les circonstances troublées, l'époque amènent Madeleine à quitter Paris de nouveau à la fin de l'année scolaire 1943. Retour en janvier 1944, et c'est une fois de plus l'École alsacienne pour Jean-Paul qui, décidément, a du mal à s'y faire. Il faut admettre que les allers-retours incessants depuis le début de la guerre n'aident pas. Aussi, avant la fin de l'année scolaire 1944, Jean-Paul est tout bonnement viré de la noble institution que constitue l'École alsacienne. La famille reprend donc son bâton de pèlerin. Retour à Clairefontaine.

Paul, le père, parvient à s'évader de son camp de prisonniers et rejoint Clairefontaine. Retrouvailles, merveilleuses retrouvailles. Mais brèves, très brèves puisqu'il faut se cacher, disparaître pour ne pas être repris. L'immense joie du retour fait place à la profonde tristesse d'un nouveau départ vers l'inconnu. Paul, dont Madeleine n'a eu aucune nouvelle depuis des mois, fait une courte visite aux siens. Il embrasse sa femme et ses enfants, puis quitte le foyer familial. Jusqu'à la Libération qui, heureusement, surviendra assez vite.

Le passage éclair de Paul a laissé une trace : Madeleine, enceinte, donne naissance, le 6 janvier 1945, à une petite fille, Muriel. Les deux garçons sont aux anges, heureux de voir arriver cette petite merveille qui babille gracieusement. Ils se disputent l'avantage de conduire la poussette... à des allures vertigineuses. À tel point que l'on se demande si c'est bien la petite qui les intéresse, ou le plaisir de piloter un engin à roues à fond de cale.

Malgré la guerre, l'absence du père, les déménagements incessants, les gamins restent des gamins. Et Jean-

Paul est une « tête rouge » qui ne tient pas en place, qui a besoin de bouger, de se dépenser. Le sport est son activité favorite : le foot, le cyclisme, mais aussi, surtout, la boxe. Lorsqu'en 1948 Marcel Cerdan traverse l'Atlantique pour aller mettre Tony Zale KO et devenir ainsi champion du monde de sa catégorie, Jean-Paul n'y tient plus.

Il court s'inscrire à l'Avia Club, la salle de boxe d'où est issu Cerdan. Une salle à champions. Jean-Paul a 15 ans, de l'énergie à revendre, et s'aperçoit bien vite qu'il a un sacré punch. Les sacs de sable du club de la porte Saint-Martin sont sérieusement malmenés par ce jeune homme sec à la frappe vive et chirurgicale.

La salle de l'Avia Club ressemble exactement à ce que l'on imagine : au fond d'une impasse mal éclairée, elle sent la sueur et le cuir. Jean-Paul s'y sent vite chez lui. D'autant qu'il apprécie l'ambiance de camaraderie qui s'y épanouit. Lui, le jeune homme de bonne famille, est parfaitement à l'aise au milieu des loulous parisiens, des jeunes mecs venus ici dans l'espoir de devenir champions, de décrocher la timbale. Jean-Paul va même caresser l'espoir de passer un jour professionnel.

Cependant, il est assez lucide sur sa condition. Il sait qu'il frappe bien, son entraîneur lui dit qu'il a les jambes, et il aime la gagne. Mais cela ne suffit pas. On n'a jamais vu un fils de bourgeois réussir dans la boxe. Et pourquoi ? Parce qu'un fils de bourgeois, ça n'a pas la « dalle », et il en faut beaucoup pour réussir dans le noble art. Jean-Paul respecte cet état de fait ; il a parfaitement conscience de sa condition. Mais il aime passer des heures avec les copains, sur le ring, en dehors, dans l'atmosphère surchauffée de l'Avia Club. S'il a caressé ce rêve, il a conscience qu'il n'est pas réaliste le moins du monde. Et tant mieux, car, à l'âge de 16 ans, une infection pulmonaire l'oblige à quitter

la porte Saint-Martin pour aller vivre au grand air, dans le Cantal.

Le gamin est loin d'être un contemplatif, mais il se fait assez bien à cette vie champêtre. Il garde des moutons, fabrique des cabanes, il s'occupe. Et cette vie lui plaît, curieusement. C'est aussi un moment d'introspection pour le jeune homme, qui n'en a pas eu tellement jusqu'alors. Jean-Paul, depuis l'enfance, aime le spectacle. Les clowns, le théâtre, le cinéma, tout l'intéresse, tout lui plaît.

Isolé au fin fond du Cantal, à l'heure où il se retrouve enfin face à lui-même, à l'heure où il doit réellement se poser la question de son avenir, lui qui n'a, semble-t-il, pas de talent particulier, décide qu'il deviendra acteur. Son désir étonne un peu. Jean-Paul aime se donner en spectacle depuis toujours, c'est un boute-en-train, un marrant, mais il n'a jusqu'alors pas donné de signe particulier permettant d'imaginer qu'il souhaiterait embrasser une telle carrière. Une carrière pour les enfants turbulents.

La famille est très proche de Pierre Brasseur qui, souvent, vient dîner chez les Belmondo. Sans doute la personnalité « hénaurme » et gouailleuse de l'immense comédien a-t-elle en partie influencé le jeune Jean-Paul. Mais de là à imaginer qu'il choisirait cette voie, il y a un pas. Pourtant, s'ils sont vaguement étonnés, Madeleine et Paul ne sont pas totalement abasourdis par la nouvelle. Leurs enfants grandissent dans un milieu artistique.

Depuis toujours, Jean-Paul, Alain et Muriel nagent dans ce bain très particulier. Sans compter que Madeleine emmène ses enfants au théâtre depuis leur plus jeune âge. Jean-Paul a applaudi les plus grands, il les vénère depuis toujours. Qu'il s'agisse de Jovet, Simon, Gabin ou Raimu, tous ces artistes l'ont fait vibrer, pleurer, l'ont subjugué.

Jean-Paul veut devenir l'un de ceux-là. Et sa famille ne s'y opposera pas. Mais à une condition : le travail. Il est hors de question de choisir un métier artistique et de s'en servir comme prétexte pour ne rien faire. Paul a travaillé dur pour devenir l'artiste reconnu qu'il est aujourd'hui. Il est passé par des écoles, a étudié l'architecture, bref, il s'est donné corps et âme à son art. Et il s'attend à ce que son fils ait la même attitude. Toujours cette histoire d'inégalité de proportion entre inspiration et transpiration... Le but, donc, pour Jean-Paul, sera d'intégrer le Conservatoire, la prestigieuse école, équivalent des Beaux-Arts de Paris pour le père. Un peu jeune, cependant, Jean-Paul. Son père préférerait avant tout le voir décrocher son bac, le minimum pour un jeune homme de bonne famille.

On inscrit donc l'adolescent dans un cours privé, non loin du domicile familial. Mauvaise idée. Jean-Paul ne fait rien, ça ne l'intéresse pas. Ses résultats donnent une idée assez précise de ce qu'a vécu le *Titanic*... Non, décidément, rien à faire, c'est la comédie, et c'est tout de suite. Pas envie d'attendre, de tergiverser, de se farcir le crâne de connaissances inutiles.

Paul et Madeleine soupirent, respirent un coup et acceptent de laisser Jean-Paul tenter sa chance... Mais pas n'importe comment : Jean-Paul devra être évalué par un professionnel. Paul envoie son fils chez son ami André Brunot qui, à l'époque, est en train de triompher aux côtés de Pierre Brasseur dans une adaptation du *Bossu*, le célèbre et épique roman de Paul Féval.

Brunot reçoit le jeune homme, le jauge, le trouve un peu fanfaron, mais, sans doute par amitié pour son père, accepte de lui faire faire un petit essai. Il demande à Jean-Paul de revenir avec un texte préparé. Le garçon se creuse la tête. La culture théâtrale n'est pas son fort, malgré

toutes les pièces qu'il a vues. La culture tout court n'est pas exactement son fort d'ailleurs. Il est sans doute un de ces jeunes « héritiers », comme les appelle le sociologue Pierre Bourdieu, qui a le sentiment de posséder la culture pour la simple raison qu'elle lui est accessible, qu'elle l'entoure. Elle ne nécessite donc pas que l'on fasse un effort pour la cueillir, aller la chercher.

Pourtant, il en aurait bien besoin, Jean-Paul, de cette culture. La preuve : incapable de trouver un texte contemporain ou classique, il décide qu'il préparera *Le Savetier et le Financier* de Jean de La Fontaine. Une fable d'écolier. On a trouvé mieux. Mais, si les lettres classiques ne sont pas le fort de Jean-Paul, il possède une qualité indéniable : le travail. Valeur transmise par son père, mais également acquise grâce à la boxe. Aussi, pour compenser, il se prépare avec acharnement, travaille sa diction, le ton, la gestuelle. Il imite ce qu'il a vu, en tant que spectateur en compagnie de sa mère, sur les nombreuses scènes. Devant sa glace, Jean-Paul s'entraîne.

Pendant presque une semaine entière, jour et nuit, il répète, seul. Il s'enferme de très longues heures. Il ne veut pas rater ce rendez-vous. Sans doute, pendant ses instants de pause, rêve-t-il à l'avenir, à la gloire, aux feux de la rampe et aux applaudissements. Lorsqu'arrive le grand jour, c'est un jeune homme rongé par le trac qui se rend chez André Brunot. Il a le sentiment de jouer sa vie sur un coup de poker, sur quelques minutes d'une prestation qui doit être bonne s'il veut espérer prendre le chemin des planches. Mains moites, il attend que Brunot daigne le recevoir. L'attente est longue, insupportable. Jean-Paul est dévoré par le trac. L'acteur le reçoit enfin, regard perçant, aucune bienveillance. Jean-Paul se lance. Il se campe devant Bruno et déclame :

*Un Savetier chantait du matin jusqu'au soir ;
C'était merveilles de le voir,
Merveilles de l'ouïr ; il faisait des passages,
Plus content qu'aucun des sept sages.
Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,
Chantait peu, dormait moins encor [...]*

La surprise d'André Brunot fait peu à peu place à de l'affliction. Le fils Belmondo se croit au XVII^e siècle. Il surjoue, fait de grands gestes, pour un peu il roulerait les « r » ! Le gamin fait le tragédien, mais cela ressemble plus à une caricature qu'à une imitation. Jean-Paul termine, tremblant. Il a bien vu le regard circonflexe de Brunot se muer en colère muette. L'acteur perd son temps, il le montre. Ainsi, dès la fin de la prestation de Jean-Paul, le couperet tombe : mauvais, mauvais, mauvais. À un point qui confine au grand art.

Jean-Paul rentre chez lui, dépité. Plus que cela en réalité. Le jeune homme est tout bonnement dévasté. Il s'enferme dans sa chambre pour mieux ruminer son désespoir, ne parvient pas à retenir ses larmes. Elles coulent malgré lui sur son visage. Puis ce sont des sanglots, convulsifs. Les vanes s'ouvrent. Jean-Paul pleure à chaudes larmes. Des sanglots qui tireraient des larmes aux pierres.

Alors, imaginez ce que ressent sa mère ! Elle ne supporte pas d'entendre son petit dans une telle détresse. Ce désespoir lui démontre à quel point ce désir de jouer la comédie n'est pas une lubie pour Jean-Paul. Elle décide par conséquent de l'aider à se remettre en selle. Elle fait des pieds et des mains, se renseigne par tous les biais possibles pour trouver le cours d'art dramatique qui pourrait accueillir son fils. Et, si possible, il faut qu'il fasse partie des meilleurs cours de Paris.